

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Relations de l'île de Saint-Eustache

E. Bouclier

Numéro 127-128, 1er trimestre–2e trimestre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043144ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043144ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouclier, E. (2001). Relations de l'île de Saint-Eustache. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (127-128), 21–24. <https://doi.org/10.7202/1043144ar>

Relations de l'île de Saint-Eustache

par
E. Bouclier

Du 2 au 4 juin 2001, quelques membres de la Société d'histoire de la Guadeloupe ont eu le plaisir de participer à un voyage d'étude dans l'île de Saint-Eustache.

Saint-Eustache ou Statia est une toute petite île d'environ 25 km² encadrée par St Kitts au sud et Saba au nord, peuplée de 2 500 habitants. Les habitations et les activités, notamment l'aéroport, sont cantonnées dans une plaine centrale, bordée par deux complexes montagneux : au nord, des volcans anciens et au sud, un volcan plus jeune, le Quill. L'île, qui fait partie de la Fédération des Antilles néerlandaises, est dirigée par un gouvernement local. La reine des Pays-Bas est représentée par un gouverneur.

La langue parlée par la population est l'anglais, bien que l'enseignement se fasse en hollandais à partir de huit ans.

Après un voyage qui nous a permis de découvrir le paysage lunaire qui entoure la Soufrière de Montserrat, l'après-midi a été consacré à une promenade historique à travers les rues d'Oranjestad, la capitale et unique agglomération de l'île, en compagnie de la responsable de la St Eustatius Historical Foundation, la société d'histoire locale.

La ville est en deux parties, la ville basse, dominée par des falaises en bordure de mer, et la ville haute.

La ville basse se compose d'un petit port à partir duquel part une route d'environ 1,5 km. À quelques mètres s'élève une petite maison abritant l'administration du tout nouveau parc marin. Plus loin, deux hôtels et un centre de plongée installés dans d'anciens entrepôts. Tout le reste n'est qu'un champ de ruines. Le long de la côte s'alignent des pans de murs : ce sont les restes des entrepôts qui ont fait la richesse de Saint-Eustache. Un troupeau d'ânes en semi-liberté sillonne la Lower Town du matin au soir. Il s'en dégage une impression poignante d'abandon, malgré le va-et-vient des quelques véhicules qui se dirigent vers le port ou en reviennent.

L'île a d'abord été occupée par les Français en 1629. Mais le climat très sec ne permit pas le développement de l'agriculture, aussi l'abandonnèrent-ils trois ans plus tard.

En 1636, arrivent les Hollandais, attirés par le mouillage en eau profonde. Grâce à cet atout naturel, ils vont faire de Saint-Eustache le centre de commerce le plus important de la Caraïbe. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la ville basse débordait d'activité. Des milliers de bateaux y accostaient chaque année, venant de tous les points de l'Atlantique. Les entrepôts regorgeaient de marchandises et de denrées diverses, esclaves, sucres, tafias, produits manufacturés... La richesse de la colonie était telle qu'elle lui valut le surnom de « The Golden Rock ». À une époque, plus de six cents entrepôts se sont pressés sur cette étroite bande de terre. Selon notre guide, les bâtisseurs hollandais auraient utilisé la technique des polders pour gagner des terrains sur la mer. Elle en veut pour preuve les pans de mur immergés dans la mer à quelques dizaines de mètres de la côte. Les archives manquent malheureusement pour accréditer cette assertion. Quoi qu'il en soit, après l'exil des négociants dans la première moitié du XIX^e siècle, faute d'entretien, la mer reprit ses droits et détruisit les entrepôts. Ceux-ci étaient construits avec les matériaux locaux mais aussi avec le lest des navires, ce qui explique la présence de briques et de pierres non volcaniques. Chaque entrepôt était doté d'une citerne.

Malheureusement pour Statia, sa richesse attirait les convoitises. Pendant deux siècles, l'île changea plus de vingt fois de main passant, comme une balle de ping-pong, de la domination hollandaise à l'occupation anglaise puis française pour retourner ensuite sous administration hollandaise et ainsi de suite.

Le commencement de la fin débuta avec la Révolution française et le coup de grâce fut porté par l'abolition de la traite. Les gros négociants émigrèrent, principalement vers les États-Unis, emportant avec eux leurs richesses. La population passa de 8 124 habitants en 1790 à 2 668 en 1816. Après 1818, il ne subsistait plus aucune activité marchande. Seuls demeurèrent sur l'île les petits propriétaires pauvres et leurs esclaves noirs. Ils firent des essais de cultures (sisal pour la fabrication de cordes, coton, canne, indigo) mais sans grands résultats. Il faut dire que le milieu naturel est très ingrat, nous en parlerons plus loin. L'abolition de l'esclavage intervint le 1^{er} juillet 1863. Faute de travail sur place, la population déserta l'île et, au tournant du siècle, le nombre d'habitants n'était plus que de 400 environ.

Que reste-t-il de cette glorieuse époque ? De nombreuses épaves de bateaux coulés par les cyclones qui font le bonheur des touristes adeptes de la plongée ; des ruines, battues par les flots qui les rongent petit à petit ; des citernes éventrées et quelques bâtiments un peu mieux préservés comme l'ancienne douane, une maison close de bonnes dimensions, et un vénérable fromager, dénommé « The dancing lady », au centre d'un minuscule rond-point, véritable monument historique à propos duquel notre guide raconta l'anecdote suivante : un administrateur hollandais, trouvant qu'il gênait la circulation sur la route basse, voulut le faire couper. Les habitants, outrés, l'expulsèrent *manu militari*.

Nous quittons la ville basse et par un chemin assez pentu, nous accédons à la ville haute où habite la majorité de la population en dehors de quelques petits quartiers excentrés. Là se trouve, au bord de la falaise, le petit fort Oranje qui domine la ville basse. Au cours de la promenade dans la ville haute, quelques modestes maisons de style créole attirent notre attention. Notre guide nous informe que beaucoup ont été restau-

rées avec l'aide du gouvernement. La visite du musée d'Oranjestad nous donne un aperçu de quelques événements marquants de l'histoire de Saint-Eustache et permet de découvrir des objets et des scènes de la vie quotidienne passée. C'est un musée privé, géré par la St Eustatius Historical Foundation. Dénommé Doncker House, il a été installé il y a vingt-six ans dans l'ancienne maison d'un marchand, construite aux environs de 1730, et qui a la particularité d'avoir été habitée par l'amiral Rodney en 1781.

L'île s'enorgueillit d'avoir été le premier État à reconnaître l'indépendance des États-Unis quand, le 16 novembre 1776, les canons du fort Oranje, sous les ordres du gouverneur de Graaf, saluèrent l'entrée dans le port d'Oranjestad de l'« Andrew Doria », navire de guerre américain, arborant la bannière étoilée.

Autre événement, celui baptisé « la surprise de Bouillé » : on se rappelle que Rodney s'était emparé de l'île le 3 février 1781, pour la punir de l'aide apportée aux insurgés américains. Il commit de nombreuses exactions à l'égard de la caste des marchands, confisquant navires et marchandises, et semant la terreur. Il fut rappelé en Angleterre quelques mois plus tard pour être traduit en cour martiale. La prise de Saint-Eustache fut une catastrophe pour les planteurs guadeloupéens qui voyaient se fermer un débouché pour leurs marchandises. Le 17 novembre 1781, les troupes françaises, sous les ordres du marquis de Bouillé, débarquèrent à Jenkins Bay, à quelques kilomètres au nord d'Oranjestad. Après quelques heures d'une pénible marche nocturne à l'intérieur des terres, ils prirent les Anglais à revers. Ceux-ci furent surpris en plein sommeil et durent se rendre. Après quelques années d'administration française, l'île redevint hollandaise à la fin de la guerre d'Indépendance américaine.

Statia a longtemps abrité une communauté juive florissante. Ces juifs étaient pour la plupart d'origine portugaise. On ne sait pas exactement quand commença leur installation (peut-être s'agissait-il de juifs sépharades arrivés aux alentours de 1680) mais en 1737, leur nombre était suffisamment important pour qu'ils demandent l'autorisation de construire une synagogue. Celle-ci, appelée Honan Delim (ce qui signifie « charitable envers les pauvres ») a été érigée en 1739. Ses ruines sont actuellement en cours de restauration par les soins d'une fondation juive américaine. Ces juifs avaient les mêmes droits que les chrétiens. En 1781, ils formaient 10 % de la population et étaient surtout des commerçants. L'occupation britannique de 1781 fut une rude épreuve pour eux. Ils furent traités durement et une trentaine d'hommes furent même déportés. Après la guerre d'Indépendance américaine, beaucoup quittèrent l'île et, au début du dix-neuvième siècle, la communauté avait pratiquement disparu.

La petite colonie hollandaise a aussi donné asile à des protestants guadeloupéens, qui émigrèrent après la révocation de l'Édit de Nantes. Sur les pierres tombales, on retrouve quelques noms connus comme celui des de Poyen.

Le même soir, nous avons eu droit à une sympathique rencontre avec des Saint-Eustachiens lors d'une soirée organisée dans un restaurant. Nous avons échangé les cadeaux, comestibles, que nous avons emmené, dégusté quelques spécialités du cru plus ou moins alcoolisées et apprécié la musique traditionnelle locale, le « string band », sur laquelle nous avons

esquissé quelques pas. Soirée trop courte au goût de certains, mais il fallait être d'attaque pour la suite du programme.

Le lendemain, une randonnée sur le Quill et une promenade à travers la campagne nous ont permis d'avoir une petite idée du milieu naturel. Le gros problème de l'île est le manque d'eau de surface : pas de rivière, ni même de mare. Cela est sans doute dû à la nature des sols, formés de cendres volcaniques pulvérulentes et totalement perméables à l'eau. Des puits permettent d'atteindre la nappe phréatique mais cela est bien insuffisant pour permettre le développement de l'agriculture. Ni maraîchage, à part un ou deux jardins, ni élevage vraiment organisé, bovins, ovins et caprins vivent en semi-liberté. Même la pêche est quasi inexistante, bien que la zone soit très fréquentée par les pêcheurs de St Barth. La seule activité procurant un peu de travail est le pétrole : Saint-Eustache est une base de redistribution des carburants et autres produits pétroliers pour la Caraïbe. Le gouvernement essaie d'attirer les touristes en mettant en avant les atouts naturels, beauté des fonds marins mis en valeur par un parc marin de création récente et randonnées sur les pentes du Quill. Le manque de perspectives économiques provoque une forte émigration, surtout tournée vers les États-Unis et la Caraïbe, très peu vers la Hollande.

Le Quill, dont le nom vient d'un mot hollandais signifiant « bol », en référence à sa forme, est un volcan jeune (environ 7000 ans), dont l'altitude dépasse légèrement les 600 mètres. C'est un cratère formé par l'accumulation de matériaux autour d'une bouche lors d'explosions violentes et verticales. Les gros blocs se sont déposés autour du cratère pendant que les éléments fins étaient transportés plus loin, jusqu'à l'emplacement actuel de l'aéroport. Ils ont donné un sol poudreux à cause de la forte teneur en ponce. Le sentier serpente à travers une forêt de type xérophile, avec des mapous gris (*pisonia subcordata*), des gommiers rouges (*bursera simaruba*) etc. À l'intérieur du cratère, on trouve une forêt de type mésophile et les arbres, protégés du vent, sont plus grands. Dans ces forêts vivent divers animaux, quelques singes, des lapins, des cochons d'Inde sauvages (peut-être s'agit-il d'agoutis) et beaucoup d'oiseaux de nos contrées tels que le gligli (*falco sparverius*), la tourterelle (*zenaida aurita*), le pipirit (*tyrannus dominicensis*). Des reptiles y ont aussi élu domicile : des iguanes, des couleuvres appelées « red belly racers » et de gros lézards ressemblant aux « abòlò » (*ameiva fuscata*) de la Dominique.

Le séjour s'est terminé, pour ceux qui le désiraient, par une baignade avec masque et tuba dans le parc marin.

Quelle impression a laissé ce voyage à l'auteur de ces lignes, impression toute subjective bien sûr ? Celle d'être dans un monde qui se meurt. Le silence qui règne sur la route basse, pourtant fréquentée par quelques véhicules ; le bruit des cailloux qui se détachent de la falaise longeant le bord de mer ; l'assaut incessant des vagues sur les ruines d'une orgueilleuse indigoterie ; la tour d'un moulin posée au bord d'une falaise ; tout cela laisse penser que cette île est grignotée pierre à pierre par le vent et la mer. Les habitants arriveront-ils à maintenir une illusion de vie envers et contre tout ?